

LA TRIBUNE DES JEUNES

ESSAIS INÉDITS

À UN OISEAU CHANTEUR

Un jour que je rêvais, à ma fenêtre ouverte,
Sans te douter qu'hélas ! tu courais à ta perte,
Pauvre petit, tu vins jusque dans la maison,
Dont mes soins inquiets t'ont fait une prison.

Lorsque tu t'enfuyais, venais-tu du bocage ?
Avais-tu déserté l'étroite et sombre cage,
Où quelqu'homme méchant te retenait captif,
En dépit de ton chant, toujours triste et plaintif ?

D'où venais-tu, dis-moi ? Dans la voûte céleste,
Fuyais-tu l'épervier à la serre funeste,
Qui, te voyant si frêle et se sentant si fort,
Allait fondre sur toi, pour te donner la mort ?

Gai messenger des cieux, prisonnier sur la terre,
Chante, et que ta chanson me dise ton mystère :
M'apportes-tu l'amour, la tristesse ou l'espoir ?
Réponds, petit oiseau, mon âme veut savoir.

RUTH.

Juin, 1903.

LE LIVRE FAVORI D'EMERSON

Emerson (1803-1882), philosophe et poète américain, malgré le verbiage qui caractérise plusieurs de ses écrits, était cependant un penseur original. Qui aurait cru, par exemple, que les "Confessions de saint Augustin" fussent un de ses livres favoris. La vive sensibilité, le sens spirituel et la haute philosophie que contient, sous une forme pressante et persuasive, l'œuvre de l'illustre évêque d'Hippone, répondaient à ce qu'il y avait de meilleur dans l'âme du mystique moderne. "J'ai en ma possession un vieux mais précieux livre, mande-t-il à un de ses amis, qui pourrait aller de pair avec l'"Iliade", sans la cassette d'Alexandre. Ce petit livre a été traduit il y a deux cents ans, une heureuse époque où toutes les traductions semblaient avoir le feu des ouvrages originaux. Je vous invite à en faire votre profit, et ne soyez pas surpris du zèle que je vous témoigne. Si, quelque bon matin, une température pluvieuse vous empêche d'aller à la promenade, lisez tout simplement vingt lignes de mon livre favori, et renvoyez-le-moi. Je vous le passe uniquement par sentiment de reconnaissance pour quelques mots que j'y ai lus l'été dernier, et qui mériteraient d'être écrits en lettres d'or. Quel hommage plus agréable pourrais-je offrir au saint auteur de ces pages antiques, que l'occasion de lui gagner un prosélyte."

Il ne manque pas de gens instruits qui ne goûtent guère les ouvrages d'Emerson ; mais ceci n'est pas une raison de ne pas aimer les livres dont la lecture le charmait. Aujourd'hui, si vous offrez à lire à quelqu'un "Les Confessions de saint Augustin", il peut arriver qu'on vous réponde, naïvement, qu'on ne tient pas à lire la vie des saints. C'est pour le moins parler sans savoir ce que l'on dit, ignorant ce que l'on rejette.

A. G.

VIEILLE MUSIQUE

"Jouez-nous donc quelque chose, maman ?"
— "Vous savez bien que je ne sais plus jouer : je suis trop vieille."
— "Rien qu'un morceau ?"...
— "Allons", disait la mère, en se mettant au piano, intérieurement flattée de cet hommage rendu à la musicienne et touchée par la prière de ses enfants, "que vous êtes donc fous de faire jouer une vieille comme moi. Qu'est-ce que je vais vous jouer ?"
— "N'importe quoi : tout ce que vous savez."

Et, dans le salon, où, comme une nouvelle génération en remplace une autre, des meubles neufs se mêlaient à des meubles vénérables et rococo,

à mille souvenirs, aux bibelots bizarres et délicieux dont l'âge faisait le plus grand prix, vibraient les premières notes.

Les pauvres mains amaigries erraient, d'abord, tremblantes, sur les touches passives, puis, retrouvaient leur belle agilité d'autrefois et attaquaient une polka joyeuse.

Nous écoutions, charmés, ces airs sur lesquels dansaient nos grand'mères, — mieux qu'on n'écoute le récit émouvant des faits de la veille.

Peu à peu, une douce hallucination nous transportait dans les salles de danse d'il y a cinquante ans : nous voyions tourbillonner les couples enlacés. Les danseuses, dont le sourire était jeune et l'allure vieillotte, écoutaient, rougissantes, les propos que leur tenaient des danseurs présentant ce même caractère contradictoire et vrai de jeunesse et de galanterie chevaleresque et démodée.

Il nous semblait assister à ces réunions : un monde inconnu et désormais oublié nous apparaissait soudain. Nous y jetions le dernier coup d'oeil.

Les dernières notes étaient frappées ; et quelques danseurs en suivaient encore gracieusement le rythme.

Puis, c'était un "quadrille chevaleresque". Il y avait un passage, "le tournoi", dont l'harmonie était vraiment entraînante.

Au quadrille succédait un menuet.

Nous ne nous lassions pas d'écouter : pas plus que l'exécutante, de jouer ces notes, qui étaient, pour elle, autant de souvenirs vécus.

Chacun de ces airs lui rappelait un fait, une époque de sa vie — combien lointaine...

Cette marche brillante, c'était — qui sait ? — le morceau favori d'une personne chère et disparue.

Aussi, quand la fatigue venait — trop tôt, hélas ! — éteindre le feu un instant rallumé, raidir ces doigts, si souples et infatigables à quinze ans, nous étions émus et pleins de regrets.

FERVANT.

LE VIEIL AVEUGLE ET L'ENFANT

Triste, pensif, aveugle, un malheureux vieillard
N'ayant pas un liard,
Près du bord d'un fossé, sur la route poussiéreuse
S'en allait à tâton,
Aidé de son bâton.

Levant ses yeux éteints que la nuit ténébreuse,
D'une main sans pitié, voile depuis longtemps,
L'aveugle offre son front, ses lèvres, son visage
Aux rayons du soleil, à leurs baisers constants.
L'astre, le vieux bâton lui restent en partage :

Deux amis précieux,

Sous le dôme des cieux,

Ne l'abandonnant point dans sa noire détresse :
L'un réchauffant son corps glacé par la vieillesse,
Et l'autre lui servant de guide qui soutient.

Une ronce cruelle,

Avidé de querelle,

Rencontre, par hasard, le bâton, le retient,
L'arrache brusquement de la main si débile
Du vieillard interdit qui se tient immobile,
N'osant plus faire un pas.

Craignant d'aller là-bas,

Tout au fond du fossé, rejoindre son vieux guide.

"Que faire désormais ? soupire l'invalidé :

"J'ai perdu mon soutien,

Mon bâton, mon égide,

Mon ami, mon seul bien ! !

Hélas ! pourtant la vie était bien assez triste
Sans ce dernier assaut du malheur égoïste ! !

Un enfant sur la route arrivait en chantant,
Grisé par le soleil, les fleurs et la verdure,
Choyé par la nature,
Heureux, joyeux, content.

Il voit le pauvre aveugle, entend sa triste plainte,
Et, cessant de chanter,

Hardiment et sans crainte,

Dans le fossé boueux

Prend le bâton noueux ;

Remonte lestement sur la route poussiéreuse.

S'approchant du vieillard : "Tenez, dit-il, d'un ton respectueux et doux, "Voici votre bâton !"

Et délicatement l'enfant, l'âme joyeuse,

Le lui met dans la main,

Puis reprend, tout ému, sa chanson, son chemin.

"Enfant, merci ! Que Dieu te préserve du vice !"
Dit le vieillard ; "Que Dieu te garde et te bénisse."

Quoiqu'en dise un auteur,

Cet âge sans pitié n'est-il pas plein de cœur ?

AUGUSTE CHARBONNIER.

COUPLE IDÉAL

L'heureuse influence que Monsieur et Madame Théodore Botrel ont exercée sur leur passage, et surtout le salutaire enthousiasme qu'ils ont provoqué chez les Canadiens, nous portent à réfléchir sur les causes capables d'un effet aussi grandiose.

Sans doute, le but qui les a amenés au milieu de nous méritait bien tout l'encouragement possible, puisqu'il s'agit de glorifier un nom qui nous est cher à plus d'un titre. Mais, d'où vient à ces hôtes le magnétisme qui leur gagne tous les cœurs ?

Le secret de leur force est dans la pureté de leurs principes et dans le charme de leurs vertus. On ne peut s'empêcher d'admirer ces âmes d'élite dans leur attachement à la religion et dans leur amour pour la patrie. N'y a-t-il pas jusqu'à leur costume national, à la fois simple et imposant, qui leur donne sa part de prestige ?

Chaque fois que M. et Mme Botrel apparurent sur la scène, à Montréal, un murmure d'admiration les salua ! Botrel marche, le front noble, l'oeil à la fois doux et énergique ; on devine qu'il est à la hauteur de ses convictions. Et sa douce est si gracieusement jolie qu'on se sent fasciné par ce type si pur du pays d'Armor.

Rien de plus séduisant que ce couple idéal, personnifiant si bien le beau et le vrai, et se faisant l'interprète des sentiments les plus élevés.

MARIETTE DE SAULNY.

Montréal, mai 1903.

LES DISPARUS

Paul avait trois amis d'enfance,
De vrais amis,
Qui rendent douce l'existence :
Ils sont partis ;

L'un, pour aller tenter fortune,
Lui dit adieu.
Pour supporter son infortune
Paul pria Dieu.

L'autre, en septembre, au vieux collège
Ne revint pas.
Paul, assis seul sur le grand siège,
Pleura tout bas.

L'un jusqu'au bout restait fidèle,
Mais, ô destin !
Il fallut qu'une loi cruelle
L'exclût enfin.

Paul avait trois amis d'enfance,
De vrais amis,
Qui rendent douce l'existence :
Ils sont partis !

JEAN SUÏE.

Sainte-Thérèse, juin 1903.

Pour l'historien, les faits ne sont que les points de repère des idées. — FREDERIC MASSON.

* * *

En France, il semble qu'on fasse de la bureaucratie pour occuper le personnel. — MAX O'RELL.

* * *

Une résignation qui espère, n'est-ce pas le fonds commun de toute pitié ? — PAUL BOURGET.